

法语阅读教材

(时文)

马碧云编

法语阅读教材

(时文)

马碧云编

Table des matières

Leçons 1-2

Le « Voyage impossible » de Henry Kissinger 1

Leçons 3-4

(I) Frappes sur l'Irak : les motivations américaines 31

(II) Après l'Irak, le monde 35

Leçon 5

De Gaulle et Adenauer 56

Leçons 1-2

Le « Voyage impossible » de Henry Kissinger

Un soir, au début du printemps de 1971, tandis que les cerisiers entourant le bassin de Marée, à Washington, commençaient à fleurir, l'ambassadeur du Pakistan, Agha Hilary, remit à Henry Kissinger, à la Maison-Blanche, une note manuscrite. Pour Hilary, diplomate expérimenté, le fait d'apporter l'enveloppe scellée n'était pas autre chose qu'une course effectuée à la demande du président Yahia Khan, à Islamabad. Pour Kissinger, cela représentait un tournant dans les relations sino-américaines.

La note -- sans salutations ni signature --, écrite sur l'habituel papier blanc rayé de bleu, venait de Pékin : c'était le dernier et, dans doute, le plus important élément de l'échange de correspondance entre les deux capitales. Elle invitait un « envoyé américain » à venir à Pékin pour des entretiens de haut niveau avec les dirigeants chinois. Deux noms étaient suggérés : Rogers et Kissinger.

Kissinger regarda sa montre : il était 19 h 13. Il essaya immédiatement d'informer le Président, mais celui-ci recevait alors des hôtes dans la salle à manger d'apparat. Kissinger entra en contact avec l'un des aides de camp et lui dit de demander à Nixon de le rejoindre dès que possible. « Ne laissez pas le Président se coucher, dit Kissinger à l'aide de camp. Je dois le voir. »

« Avec lui, on peut parler »

Après avoir pris congé du dernier de ses hôtes, le Président rencontra Kissinger dans le salon Lincoln. La signification du message était évidente. Les

deux hommes parlèrent jusqu'après minuit. « Il me semble, dit Nixon rêveur, qu'ils veulent peut-être une réunion au sommet. »

La question délicate de savoir qui irait à Pékin ne fut pas tranchée cette nuit-là.

Pour leur part, les Chinois s'attendaient depuis le tout début que l'envoyé soit Kissinger. Les commentaires qu'ils avaient faits auprès de diplomates étrangers en poste à Pékin montraient clairement qu'ils avaient du respect pour l'ancien professeur de Harvard. Ils avaient lu ses livres et s'étaient sans doute fait une idée plus précise à son sujet par les Nord-Viêtnamiens qui négociaient secrètement avec lui à Paris. Un jour, pendant l'hiver, le vice-ministre des Affaires étrangères chinois avait dit à l'ambassadeur de Norvège Aalgaard qu'il aimerait rencontrer Kissinger. Et l'un des collaborateurs les plus proches de Chou En-lai avait dit à Edgar Snow qu'il était impatient de croiser verbalement le fer avec un adversaire d'une telle qualité. « Kissinger ! s'était-il écrié, voilà un homme qui connaît le langage de deux mondes – le sien et le nôtre. Il est le premier Américain que nous ayons vu dans ce cas. Avec lui, on doit pouvoir parler. »

Nixon décida que ce serait Kissinger. « J'ai réfléchi, dit-il, c'est vous que j'envoie. »

Kissinger fut ravi. Il a « fallu pas mal de courage, a-t-il plaisanté plus tard. Nixon m'a envoyé seul : coupé de toute communication. Il ne savait même pas si je n'allais pas vendre l'Alaska ».

Nixon et Kissinger, tous deux élitistes en politique étrangère, et qui se méfiaient également des bureaux, se mirent à orchestrer une série d'actions qui alerteraient le public américain quant à la possibilité d'une percée historique tout

en ne révélant que très peu de chose sur le fond. Ce furent les Chinois qui passèrent sur le plan public, d'une façon spectaculaire.

La colère de Nixon

Le 6 avril, au moment de la finale d'une compétition internationale de ping-pong à Nagoya, au Japon, l'équipe chinoise invita l'équipe américaine à faire une tournée en Chine. L'invitation semblait inspirée par la seule camaraderie sportive, mais, en réalité, c'était un geste politique majeur en direction des Etats-Unis. Ce fut, selon l'expression du magazine « Times », « le ping qui retentit dans le monde entier ». L'ambassade des Etats-Unis à Tokyo demanda à Washington si l'on pouvait valider les passeports de l'équipe. La réponse revint à la vitesse d'une fusée : oui.

Le même soir, Nixon convoqua en session extraordinaire le Conseil national de Sécurité. Il demanda à Kissinger de passer en revue les grandes lignes de la nouvelle politique chinoise du gouvernement, mais n'informa aucun des membres du C.N.S., à l'exception du secrétaire d'Etat Rogers, de l'invitation secrète des Chinois ni de la réponse américaine provisoire. Nixon, opérant sur la base du « besoin de savoir », avait décidé que les autres n'avaient pas besoin de savoir. La plupart des membres du C.N.S. applaudirent à l'initiative du Président au sujet de la Chine.

Le vice-président Agnew la critiqua. Il pensait qu'une ouverture vers la Chine serait dangereuse pour les intérêts américains et, tout spécialement, qu'elle empoisonnerait les relations des Etats-Unis avec Taiwan. Il fut passé outre à l'opposition d'Agnew mais, quelques jours plus tard, il invita neuf journalistes

dans sa chambre d'hôtel de Williamsburgh, Virginie, bien après minuit, et répéta ses objections à l'égard d'une approche de Pékin. Agnew ne devait en principe pas être cité, mais des journalistes qui n'avaient pas participé à cette séance de grogne nocturne révélèrent l'affaire. Le président, dit-on, « écuma de colère ».

Le 10 avril, neuf joueurs de tennis de table, quatre officiels et deux épouses, accompagnés de trois journalistes qui avaient reçu des visas au dernier moment, traversèrent le pont de Lo Wu reliant Hong Kong à la Chine. Ils représentaient la première délégation officielle américaine à mettre les pieds dans cet antique pays depuis la victoire communiste de 1949.

Le groupe américain reçut des Chinois une hospitalité soigneusement préparée et néanmoins captivante. Et, comme il était venu sur l'invitation de la Chine pour accomplir une sorte de mission prédiplomatique spéciale, il fut reçu par Chou En-lai.

Le 14 avril, dans le Grand Hall du Peuple, le Premier ministre chinois, dans un message visiblement destiné à retentir bien au-delà de la grande salle de réception, déclara : « Vous avez ouvert une nouvelle page des relations entre les peuples chinois et américain. Je suis sûr que ce nouveau départ de notre amitié rencontrera le soutien majoritaire de nos deux peuples. » Il fit une pause. « N'êtes-vous pas de mon avis ? » demanda-t-il. Les Américains éclatèrent en applaudissements et ils rendirent la politesse en invitant l'équipe chinoise de ping-pong à une tournée aux Etats-Unis. L'invitation fut immédiatement acceptée.

Nixon et Kissinger, surpris de la rapidité avec laquelle les Chinois avaient commencé à mettre en oeuvre leur ouverture vers les Etats-Unis, essayèrent de

garder la cadence. Quelques heures après les propos de Chou, la Maison-Blanche annonça une tournée de mesures de libération destinées à combler le fossé entre les deux pays. L'embargo sur le commerce américain avec la Chine, vieux de vingt et un ans, fut assoupli. La délivrance des visas pour les Chinois désirant visiter les Etats-Unis serait accélérée. Les contrôles des changes seraient adoucis afin de permettre à la Chine d'utiliser des dollars américains pour payer ses importations. On permettrait aux compagnies pétrolières américaines de vendre du carburant aux navires et aux avions allant en Chine ou en venant. Les navires américains sous pavillon étranger seraient autorisés à toucher les ports chinois.

« Nous avons brisé la glace »

Au cours des deux semaines suivantes, Nixon continua à accumuler les signes indiquant que l'Amérique était prête à un rapprochement avec Pékin. Le 21 avril, il assura Graham B. Stenhoven, qui, en tant que président de l'Association américaine de Tennis de Table, avait conduit la délégation en Chine, qu'il « favoriserait certainement » la visite projetée de l'équipe chinoise aux Etats-Unis. Le 26 avril, une commission présidentielle recommanda que Pékin soit admis aux Nations unies mais que Taiwan n'en soit pas expulsé.

Le 29 avril, Nixon parla à des journalistes de « notre nouvelle politique chinoise ». « Ce que nous avons fait, indiqua-t-il, a brisé la glace. Maintenant, nous devons sonder l'eau pour voir quelle est sa profondeur. » Il fit alors une remarque destinée à être méditée par ceux qui lui envoyaient, de Pékin, ces notes non signées. « J'espère, dit le Président, et, en fait, je compte visiter la Chine continentale un jour, à un titre quelconque – je ne sais pas lequel. »

Au moment où Nixon lâchait cette remarque, lui-même aussi bien que Kissinger, extrapolant sur la base de la note secrète chinoise reçue quelques semaines plus tôt, considéraient désormais une visite présidentielle en Chine comme un « résultat possible » de la visite des joueurs de ping-pong. En fait, on ne doutait plus guère qu'à moins que les événements ne prennent un tour imprévisible, le Président, comme l'avait prédit Mao, ne s'embarque pour un voyage en Chine au début de 1972, année des élections présidentielles.

Bien des soirs, en mai et juin, une fois les secrétaires rentrées chez elles, Nixon et Kissinger s'isolaient dans le salon Lincoln, pièce de style victorien au coin sud-est de la Maison-Blanche. Parfois Haldeman se joignait à eux, parfois Rogers – mais personne d'autre. Ils lisaient et relisaient les notes secrètes venues de Chine. Le Président soulevait des questions. Et Kissinger essayait d'y répondre.

Ensemble, Nixon et Kissinger passèrent en revue les questions qui allaient certainement surgir pendant les négociations secrètes en Chine : la politique américaine envers Taiwan, l'installation de Pékin à l'O.N.U., le retrait des soldats américains d'Indochine et le degré de normalisation dans les relations entre Washington et Pékin. Ensemble, ils rédigèrent la déclaration liminaire que Kissinger devait lire à Chou En-lai ainsi que dix communiqués hypothétiques que Kissinger, au nom du Président, pourrait accepter. On prépara un volumineux ouvrage de documentation sur l'histoire, la culture et les événements actuels de la Chine.

Une double vie

Kissinger, redevenu chercheur, fit des études secrètes sur la Chine, principalement dans le calme de son domicile, tard le soir. L'observateur de Metternich, de Bismarck et de Castlemeagh demanda à la C.I.A. de lui préparer une biographie détaillée de Chou En-lai. Puis, immédiatement après, il élargit sa requête jusqu'à inclure tous les dirigeants mondiaux – « pour mes archives », ajouta-t-il d'un ton protecteur. Il sollicita discrètement les avis de divers sinologues, prenant toujours bien soin de ne pas révéler son véritable but. Ils apprécièrent sa curiosité intellectuelle et pensèrent qu'il cherchait seulement à se procurer les derniers aperçus sur la Chine.

Il menait une double vie – en public, il parlait du Viêt-nam, de l'Union soviétique et de l'Europe. En privé, il devenait un nouveau spécialiste de la Chine. Un jour, le « New York Times » publia une brève note émettant l'hypothèse que Kissinger irait en Chine si des relations diplomatiques étaient rétablies. Un membre de l'équipe du C.N.S., qui n'était pas au courant des contacts avec la Chine, taquina Kissinger au sujet de cet article. « Un de mes admirateurs du Département d'Etat, répliqua Kissinger, a trouvé que Pékin était à peu près l'endroit le plus éloigné de Washington où il puisse penser m'expédier. »

A Pékin, des Chinois influents citaient constamment le nom de Kissinger dans des conversations avec des étrangers présents en Chine. Le 19 juin, deux diplomates chinois interrogèrent le professeur Ross Terrill sur les points de vue de McGovern, Kennedy et Fairbank au sujet des relations sino-américaines, sur la campagne présidentielle de 1972 et sur Kissinger. De quel pouvoir dispose exactement Kissinger ? Est-il d'esprit plus ouvert au sujet de la Chine que les

fonctionnaires des Départements d'Etat et de la Défense ? Serait-il prêt à offenser les Soviétiques si la stratégie l'exigeait ? La fascination pour Kissinger devint même plus intense encore pendant les premiers jours de juillet.

Un jour, Terrill, qui parle couramment le chinois, se trouva en train de bavarder avec Kuo Mo-jo, l'un des auteurs et des propagandistes chinois les plus connus. Terrill voulait parler de la culture. Kuo voulait parler de Kissinger. « Nous ne connaissons pas assez la pensée de cet homme », dit-il.

Dix mille documents

Au milieu de ces préparatifs secrets des deux côtés, le « New York Times », travaillant tout aussi secrètement sur des documents officiels bombés en sa possession, publia le 13 juin, à la une, un article qui secoua la Maison-Blanche. C'était la première livraison des fameux « Documents du Pentagone », histoire massive et secrète du rôle américain en Indochine jusqu'en 1968. Kissinger en apprit la publication en exclusivité par le « Times » en descendant d'avion en Californie et en voyant les titres du journal. Sa première réaction fut de reprocher la fuite à Laird. Il téléphona à Haig pour vérifier.

« Combien croyez-vous que « Times » ait de documents ? demanda Haig.

-- Oh, je ne sais pas, répliqua Kissinger. Sept ? Dix ?

-- Croiriez-vous dix mille ? » dit Haig.

Kissinger estima que ces fuites représentaient une menace sans précédent pour les trois négociations délicates alors en cours : avec la Chine, en rapport avec le voyage secret ; avec l'Union soviétique, sur la limitation des armements stratégiques, et avec le Viêt-nam du Nord, pour trouver une façon de mettre fin à

la guerre. Il craignait que la Chine ne reconsidère l'invitation qu'elle lui avait adressée en estimant ne pouvoir faire confiance à la discrétion américaine. En outre, Kissinger se sentait personnellement gêné car il était le seul haut personnage de la Maison-Blanche à connaître personnellement Daniel Ellsberg, qu'on était en train d'identifier comme étant à la source des fuites.

Le Président décida immédiatement d'essayer d'arrêter la publication des « Documents du Pentagone », en affirmant que « les intérêts de la défense nationale des Etats-Unis et la sécurité de la Nation (subissaient) un dommage immédiat et irréparable ». Le Département de la Défense obtint une ordonnance de justice interdisant toute publication supplémentaire mais, après diverses actions judiciaires, la Cour suprême jugea que la liberté de la presse, garantie par le premier amendement de la constitution, éclipsait toute autre considération. Le « Times » reprit la publication de la série et publia peu après deux autres articles -- l'un sur l'Inde et le Pakistan et l'autre sur la position de négociations très secrètes des Etats-Unis au sujet des S.A.L.T. -- qui amenèrent le Président et Kissinger à croire qu'il y avait une véritable hémorragie de documents de nature à nuire à la sécurité nationale.

C'est alors que Nixon ordonna à Ehrlichman de mettre sur pied une équipe d'enquêteurs à l'intérieur de la Maison-Blanche, qu'on en vint à appeler les « plombiers ». Leur mission originelle était de colmater les fuites. Bien que Kissinger ait vivement encouragé l'effort général pour mettre fin aux indiscretions -- il fut toujours scandalisé par la rapidité avec laquelle les informations protégées apparaissaient dans la presse --, il a constamment affirmé qu'il ne savait rien de l'existence d'une équipe de « plombiers » ni d'aucune de

leurs activités.

Le souci de Kissinger quant à la réaction de Pékin devant la fuite des « Documents du Pentagone » était excessif. Les Chinois, redoutant davantage la menace soviétique le long de leur frontière qu'une révélation possible de leurs contacts avec les Américains, ne firent rien pour interrompre l'organisation de la visite secrète de Kissinger en Chine. Les dates furent fixées – du 9 au 11 juillet. Quarante-neuf heures pour transformer deux décennies d'hostilité sino-américaine en un nouveau départ dans les relations. On organisa un voyage autour du monde pour servir de couverture.

Sans dire un mot

Kissinger quitta la base aérienne d'Andrews, près de Washington, le 1^{er} juillet, dans un avion à réaction présidentiel. Deux jours plus tard, il était à Saïgon, conférant avec le président Thiêu et l'ambassadeur Bunker. Les journalistes étaient nombreux et curieux, suivant Kissinger pas à pas. Il eut les honneurs de la première page du « New York times » et d'un important commentaire de la télévision aux « Nouvelles du Soir C.B.S. », avec Walter Cronkite. Le 4 juillet, il arriva à Bangkok, où les journalistes étaient déjà moins nombreux. Les articles furent aussi moins importants et Kissinger disparut de la première page. Il sourit aux journalistes mais ne dit pas un mot.

Le 6 juillet, il arriva à New Delhi. Il y eut un moment d'émotion : la présence d'un certain nombre de manifestants contre la guerre obligea Kissinger à se glisser hors de l'aérodrome par une sortie dérobée. L'incident eut droit à la page 42 du « New York times ». Le 7 juillet, la petite troupe découragée et réduite de

journalistes qui suivait Kissinger le coinça alors qu'il quittait le bureau du Premier ministre indien Indira Gandhi. Ils voulaient savoir s'il verrait Lê Duc Tho, lorsqu'il irait à Paris, se disant que le seul « angle » journalistique possible était de lier Kissinger au Viêt-nam. Non, soupira Kissinger.

Ce soupir n'inspira à l'Associated Press qu'une dépêche de quatre paragraphes qui parvint jusqu'en page 8 du « Times ». L'intérêt de la presse baissait rapidement. Normalement, le fait d'être ignoré par la presse aurait plongé Kissinger dans une crise de dépression de toute une journée mais, cette fois-ci, il en fut ravi. Le 8 juillet, un jeudi, Kissinger s'envola vers la cité neuve et torride d'Islamabad, capitale du Pakistan, et personne ne sembla plus se soucier de lui.

« J'avais mis les journalistes en larmes, a raconté Kissinger, en prenant six rendez-vous par jour, tous les jours, sans jamais leur dire un mot. Ils étaient obligés de rester debout dehors, dans cette chaleur, à me regarder entrer, sortir, et ne jamais rien dire. Lorsque j'atteignis Islamabad, il ne restait plus que trois journalistes. »

« Le ventre de Delhi »

Cet après-midi-là devait se dérouler le plus grand numéro de disparition de l'histoire diplomatique moderne. Il avait été entièrement mis au point à l'avance, méticuleusement, entre la Maison-Blanche et le président pakistanais Yahia Khan. Ce dernier, en tant qu'intermédiaire indispensable, relayant le secret échange de notes entre Washington et Pékin, était au courant depuis le début. Sa discrétion et sa coopération devaient continuer à faire « pencher » Nixon en faveur du Pakistan dans la guerre qui allait éclater plus tard dans l'année sur le subcontinent indien.

Le plan fonctionna sans à-coups. Tout d'abord, Kissinger fit une visite de courtoisie de quatre-vingt-dix minutes au Président. Ensuite, on apprit, comme il avait été arrangé à l'avance, que le visiteur américain, épuisé par ce long voyage, devait annuler un dîner officiel donné en son honneur (qui, en fait, avait été organisé à seule fin d'être annulé) et serait conduit à la station de montagne de Nathia Gali, à 2800 mètres d'altitude, pour un bref repos.

Le lendemain, 9 juillet, le gouvernement pakistanais annonça que Kissinger serait forcé de prolonger son séjour à Nathia Gali à cause d'une « légère indisposition » -- « le ventre de Delhi », comme dirent certains journalistes. C'est un mal fort répandu chez les voyageurs qui se déplacent vite. D'autres journalistes furent plus sceptiques ; ils pensèrent que Kissinger s'était échappé vers le Pakistan oriental où une crise se développait entre Yahia Khan et les dirigeants bengalis insurgés de Dacca. Personne ne pensa à la Chine.

Dans le cadre de l'opération de camouflage, le voyage à Nathia Gali devait être aussi visible que possible. Aussi, une caravane de diversion, composée de limousines arborant les drapeaux des Etats-Unis et du Pakistan et escortée de motocyclistes, roula à travers les rues d'Islamabad et, de là, vers les montagnes. Elle était conduite par l'ambassadeur des Etats-Unis au Pakistan, Joseph S. Farland. Il fut ensuite rejoint par Sultan Mohammed Khan, secrétaire du ministre des Affaires étrangères, qui avait été deux fois en poste à Pékin et était désormais chargé de cette vaste tromperie.

Nathia Gali, groupe de bungalows au sommet d'une montagne, avec des allées privées sinueuses, joua à la perfection le rôle qu'on lui avait assigné. On avait convoqué un médecin pakistanais pour traiter un malade -- uniquement

après qu'un interrogatoire soigneux eut convaincu Khan que le médecin ne pouvait pas faire la différence entre Kissinger et n'importe quel autre Blanc.

« Avez-vous jamais jeté les yeux sur le docteur Kissinger ? lui avait-on demandé.

-- Non.

-- Vous avez certainement vu sa photo dans les journaux ?

-- Non. »

Croyant soigner Kissinger, le médecin traita un membre reconnaissant du Service secret, qui souffrait réellement, lui, du « ventre de Delhi ».

Pour préserver la fiction, le gouvernement maintint un flot régulier de visiteurs qui venaient en voiture d'Islamabad à Nathia Gali présenter leurs respects au voyageur indisposé. Le chef d'état-major de l'armée pakistanaise, le ministre de la Défense et une douzaine d'autres personnages officiels se présentèrent pour s'enquérir de la santé de Kissinger. Ils furent tous interceptés par Khan. Il leur servait une tasse de café en leur disant que Kissinger se reposait et ne pouvait être dérangé.

En réalité, Kissinger n'était jamais allé à Nathia Gali. Après sa rencontre avec Yahia Khan le soir de son arrivée, il s'était retiré dans la maison des hôtes présidentiels. Il y resta jusqu'à deux heures et demie du matin, heure à laquelle Sultan Mohammed Khan vint le chercher pour l'emmener à l'aéroport international d'Islamabad d'où il s'envola pour Pékin. L'heure inhabituelle avait été dictée non seulement par la nécessité du secret mais par l'horaire fixé par les Chinois : ils voulaient que Kissinger arrive à Pékin à midi. Kissinger rejoignit Khan dans sa Toyota Corona 1971 et ils s'éloignèrent à toute vitesse. « Je me

souviens que Kissinger était très tranquille dans la voiture, très absorbé dans ses propres pensées, a, plus tard, raconté Khan. Je me rendais compte qu'il voulait être laissé en paix et j'ai respecté son désir. »

Ils arrivèrent à l'aéroport peu après trois heures du matin. L'avion – un « 707 » des Pakistan International Airlines – attendait en bout de piste. Le « 707 » de Kissinger était parké en un endroit plus visible, pour convaincre les curieux que Kissinger était toujours à Nathia Gali. Quelques minutes avant que Kissinger ne pénètre dans l'avion, quatre hauts fonctionnaires chinois y entrèrent. Ils avaient été envoyés par Chou En-lai au devant de Kissinger.

Cela faisait trois jours qu'ils étaient dans la capitale pakistanaise, mais ils étaient restés enfermés. L'un des deux gardes du corps de Kissinger n'avait aucune idée de l'endroit où se rendait son patron ; quand il monta dans l'avion et « vit quatre Chinois assis là, raconte Kissinger, il laissa presque tomber ses dents ». Kissinger fut rejoint par trois de ses collaborateurs – Winston Lord, son assistant personnel, John Holdridge et Richard Smyser, tous deux spécialistes de l'Asie.

L'avion et son chargement n'attirèrent guère l'attention. Les Pakistan International Airlines avaient beaucoup de vols, réguliers ou non, à destination de Pékin. Kissinger aurait pu être un homme d'affaires britannique et les quatre officiels chinois des représentants de l'industrie textile chinoise. C'est l'impression qu'ils ont dû faire à tout le monde sur l'aérodrome – sauf à M.H.F. Beg, ancien fonctionnaire pakistanais des Affaires étrangères, qui avait abandonné depuis des années la diplomatie pour le journalisme et qui se trouvait présent par hasard à l'aéroport lorsque Kissinger arriva pour monter à bord de